

*Bruce MAYENCE*

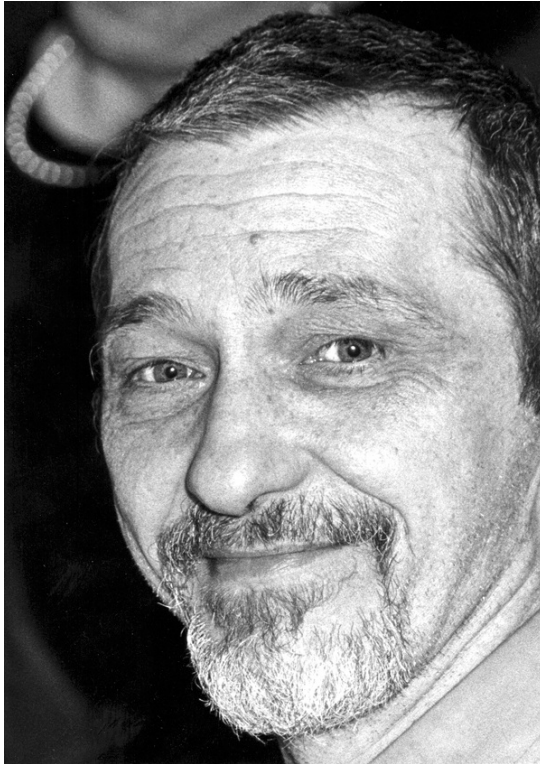


Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Gilbert Mérague**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*

**Depuis quelques années, Bruce Mayence, l'optimiste éperdu de liberté, d'amour et de chair, s'est fait connaître comme auteur de romans noirs, par essence œuvres pessimistes : toute la contradiction de l'homme est là, modèle d'une série de personnages qui se forgent, au fil d'épopées tragiques, une identité par le fer ou par les femmes.**

**Issu d'une famille ouvrière où chacun a vieilli prématurément en glanant le pain quotidien, symbole récurrent de ses romans, Bruce Mayence a construit avec bonheur une œuvre généreuse qui s'enracine dans la vie, où survivre dans un monde cruel et sans scrupules n'est plus un cauchemar, mais le leitmotiv d'hommes libres qui se détournent du mal tel qu'ils le conçoivent : mélange de résignation et de fatalisme.**

**Si on l'interroge sur les auteurs qui l'ont marqué, il cite aussi bien Sophocle que Steinbeck. Comme les paysans de Tortilla Flat, ses personnages, confrontés à une Terre sans pitié, mais aussi, dans le cas présent, à ce que la vie a de plus noble -la recherche d'une identité, la quête de l'amour**

**impossible, ses héros, s'unissent un moment pour constater que l'univers n'est pas un pénitencier, mais prétexte à tendresse et passions. Heureusement donc -Dieu a bien fait les choses, il y a les femmes... Le héros s'éveille comme un épi de blé, référence au pain encore, un sens est donné à son existence, et comme la neige recouvre les paysages, au premier abord invisibles, de même, il semble voiler dans un premier temps ses intentions : il les rencontre, ces femmes, de façon aléatoire, pauvres ou belles, idiotes ou meurtries, mais bientôt ses gestes (qui n'ont rien du hasard) détricotent avec nous le linceul qui les avait dissimulées à nos regards et nous les découvrons tendres et exquis, abandonnées comme ces étoiles qui éclairent en tremblotant nos nuits sauvages.**



## ***Biographie***

Le 14 avril 1956, naissance, à Jumet, dans la banlieue industrielle de Charleroi, et sous le signe du Bélier, de Bruce Mayence, le quatrième garçon d'une famille de cinq fils. Le père, solide gaillard, est ouvrier. Il ne sait ni lire ni écrire, mais qu'à cela ne tienne : il est rusé, réussit à cacher à ses divers employeurs son quasi-analphabétisme, gravit les échelons et devient lui-même patron d'une entreprise de rejointoyage. Ses enfants ont un toit, une mère qui les attend à la maison; lui, il passe dix années le soir, après ses heures, à décharger des wagons pour que ses mêmes aient de la viande dans leur assiette et des chaussettes en hiver.

En 1970, parfait cancre, donc heureux, Bruce Mayence quitte l'école. Il a quatorze ans. Depuis deux ans, il écrit des historiettes et sait qu'il n'a pas besoin des profs désabusés qu'on lui a imposés pour prendre la vie à bras le corps. Il erre dans Jumet, hésite entre le farniente et le commerce, agace les filles et signe finalement un contrat d'apprentissage en boulangerie.

Les quatre années qui suivent, il les passe à rêver, il ronge son frein devant les plateaux de croissants que les autres dévorent; les nuits se succèdent devant les fours; mais, au petit matin, quand l'aube pointe, il troque son pétrin contre une plume et couche sur papier glacé les détails de ce pain qui a gonflé.

En 1974, le jour de ses dix-huit ans, il plaque son patron, déchire son contrat et décide de gagner sa vie. Avant d'écrire des romans, et justement pour les nourrir, il vivra. Il se marie comme on fume sa première cigarette : pour imiter Papa. Il écume Jumet et les alentours, se hasarde à Charleroi, divorce, se remarie, redivorce.

Dans les années 80, puisqu'il faut bien surfer sur la crête des vagues et non traîner dans leur creux, il exerce divers métiers, il est

tour à tour boulanger, chauffeur de taxi, garçon de café, et même entrepreneur. Cent fois il tombe, se relève, fait faillite, se refait. Une constante : il écrit, ne manque pas une occasion de s'élever contre le racisme et l'intolérance sous toutes ses formes. Il commence plusieurs romans, les abandonne après un chapitre, renonce à la littérature.

Un jour de 1989, à 33 ans, seul et paumé, assis sur une plage de Middelkerke, il décide d'écrire un roman. Et ce roman sera noir comme la misère, la domination des forts, la soumission des faibles. D'abord il aligne des nouvelles pour se faire la main et tuer le temps, car le temps le gêne -il est en quête d'absolu, et le temps qui s'égrène est un frein; mais le temps résiste, alors il se met en tête de l'assassiner, et comme celui-ci refuse de suspendre son vol, il écrit davantage et se met à inventer des romans...

En 1991, il publie *La carrière des singes de marbre* à Bruxelles. Sans illusions, il a posté son manuscrit un vendredi soir en quittant la boulangerie. Le week-end s'est étiré, morne et triste, mais, surprise, le mercredi suivant, Bruce L. arrive de la mer avec le premier train du matin, convoqué par les éditeurs de la rue Veydt. Il monte dans un tram au Cantersteen, pousse la porte des Éditions du Cri et avant qu'il ait pu s'expliquer sur le sens de sa littérature, le contrat est signé!

Fort de cette expérience, il tente l'aventure à Paris : il publie deux romans chez Anne-Marie Métaillé, il est finaliste du prix AT&T 1995. Au fil du temps, lui, l'avocat du Diable et du polar belge, il noue des relations avec le monde littéraire. Sans relâche, il parcourt la France et défend ses compatriotes à Grenoble, Montpellier, Metz, Le Mans, Saint-Étienne... Et il trouve encore le temps d'écrire et d'agir : cette année, en 1997, il publie trois romans chez trois éditeurs parisiens et lance une collection policière chez Luce Wilquin, Noir Pastel, histoire de relancer le roman noir belge et de lui donner un ancrage. Comme il a toujours privilégié l'amitié

et le travail à toute autre considération, la centaine de ses amis auteurs ou journalistes contactés dans le courant 96 ont répondu à l'appel, l'ont encouragé tout naturellement, l'ont assuré de leur soutien et conseillé. (En quelques semaines le projet aura été bouclé, les membres de son comité de lecture désignés et son contrat avec Luce Wilquin signé). Ouf! Mais non, aujourd'hui, il entreprend les études qu'il n'a pas faites : il se lance dans une formation de bibliothécaire, bien décidé à décrocher un graduat...





## ***Bibliographie***

- ***La carrière des singes de marbre***, Le Cri, Bruxelles, 1991.
- ***Du pain sur la planche***, Maitailié, Paris, 1993.
- ***Les guenons***, Maitailié, Paris, 1995 (finaliste du prix AT&T 1995).
- ***Les non-partants***, Maitailié, Paris, 1997.
- ***La Belge et la bête***, Baleine, Paris, 1997.
- ***Meurtres***, nouvelle, dans le recueil ***Du lit au ciel***, Luce Wilquin Éditrice, 1997.
- ***Les Guerriers du Néant***, Fleuve Noir (coll. *Alias*), à paraître en 1997



## *Choix de textes*

*Non mais j'ai l'air de me répéter comme ça mais c'est cette impression qui se répète, on entre dans un bistrot comme en France avec cette même atmosphère, les mêmes disques, les mêmes têtes, la même langue, les mêmes bières, la même soulographie, les mêmes Flippers, les mêmes machines et ce petit rien qui fait qu'on dérape et qu'on se sait être en Belgique.*

*Et toujours ces têtes qui se tournent quand on entre dans un café, ces conversations qui se suspendent le temps que l'intrus ait montré patte blanche dans une Felder qui hurle, sans doute celle de Santana, une lumière opaque que tamise une fumée de cigarette suspendue à une certaine hauteur comme les nuages dans la montagne.*

— *Hé, Marcel! T'as ramené un prisonnier de guerre?*

*Les mêmes plaisanteries de comptoir.*

— *T'as viré ta cuti?*

— *C'est un type qui fait un livre sur les bières, bande de mécréants, un livre! Mais est-ce que vous savez seulement ce qu'est un livre?*

— *Bien sûr que je sais ce que c'est! Mon fils a voulu m'en offrir un alors que j'en ai déjà un!*

— *Ton pote journaliste est là, Marcel?*

— *Oui, dans le fond, sous le portemanteau! Tu veux lui parler tout de suite?*

— *Si tu veux, oui. Tu me présenteras Ginette après!*

— *Je t'apporte ta Chimay tout de suite.*

*Et les railleries qui fusent :*

— *Tu l'auras, va, Marcel, ton étoile dans ton livre!*

*Le type sous le portemanteau a l'œil du journaliste, du vrai, de celui qui renifle les emmerdes à cent pas.*

*Mais il n'a que l'œil, le reste ne lui appartient plus, il a dû l'abandonner au creux des cuisses d'une femme, sa cinquantaine l'a bien sonné, le crâne en jachère, les ongles en deuil, la barbe maîtresse du monde, il n'a plus grand chose à dire sur son corps, la jungle a repris le dessus.*

*Un de ces célibataires qui baissent les bras par impuissance ou machisme.*

— *Monsieur Xavier?*

— *Ce qu'il en reste, oui.*

*Ça pue la transaction.*

— *Je peux m'asseoir?*

— *On est en démocratie non?*

*Enfin, il me gratifie d'un sourire, sa bouche soutient ses ongles dans la perte d'un être cher et sur la main qu'il me tend, le tabac prend racine, le col de sa chemise a dû être blanc dans une autre vie.*

**(La Belge et la bête, p.17.)**

*Quand je l'ai vu pour la première fois, j'ai senti quelque chose me parcourir des pieds à la tête, nous lavions la Mercedes en famille comme on le fait souvent, c'était le jour de la rentrée des classes, je ne l'oublierai jamais dans sa combinaison de cuir qui lui collait à la peau malgré sa maigreur famélique. Je ne saurais pas dire ce qui m'a séduite en lui, mais ce fut violent. Cette féminité qu'il affichait quand il était recroquevillé sur lui-même, assis sur le*

*muret de la boulangerie, une main dans le dos, le bras lui entourant le cou, l'autre entre les jambes, assis en tailleur, cette tristesse dans son sourire, ces yeux dont l'intensité d'un regard vous glaçait le sang, cette omniprésence malgré ses absences qu'il semblait goûter voluptueusement quand il était perdu dans ses pensées.*

*Ce soir-là, il est resté un peu avec papa qui avait sa tête des grands jours, puis il est repassé dans la cour où nous séchions la voiture, maman et moi. Quand il est passé à ma hauteur, j'ai bien senti que je rougissais, en proie à quelque chose que je ne connaissais pas. Il m'a souri, m'a montré le trousseau de clés de l'appartement, puis a disparu derrière les cyprès qui séparent la villa de la boulangerie comme si ça suffisait à nous la faire oublier et j'ai vu passer un tracteur avec une cargaison dont je n'ai plus le souvenir.*

**(Du pain sur la planche, p. 19.)**

*Tout est prétexte à orgasme chez une femme.*

*Rhhaa, qu'elles aillent au diable.*

*Je jure que plus jamais je n'offrirai d'orgasme à une femme, non. Il faut qu'elle me le vole, qu'elle jouisse sans que j'y sois pour quelque chose.*

*Qu'elle le mérite, merde.*

*Ce serait trop facile.*

*Et l'autre, là, ma fille, je me demande si le gosse la fera jouir quand il la sautera, s'il prendra le temps de la chercher comme j'ai cherché maman il y a des années.*

*Parce qu'il la sautera, j'en suis sûr; surtout depuis je l'ai entendue faire une fausse note quand elle a sursauté. Je suis le seul, jusqu'à présent, à réussir à lui arracher une fausse note quand je pose ma main sur l'échine de son dos, là où elle a un duvet blond qui se hérisse à mon contact et le gosse arrive, lui plonge les yeux*

*dans les siens et crac.*

*Pouët.*

*Une fausse note.*

*Sacré fiston, va.*

*C'est bien le fils de son père, tout son charme.*

*Les couilles en plus.*

*Ben oui, je l'aime, j'y peux rien, c'est ainsi.*

*J'ai mal comme j'ai plus eu mal depuis des années, j'ai mal à mon âme, à mon courage, à ma vie.*

*Merde.*

*C'est l'amour, je le reconnais, ce crabe, cette douleur que vous ressentez quand vous le voyez, qui vous dévore quand vous ne le voyez pas, qui vous assaille sans arrêt; omniprésente, une douleur masochiste qui vous fait un bien fou.*

*J'aime Yves, je l'aime comme un fils, comme le fils que je n'ai pas eu et pour lequel j'ai fait trois filles et un demi-enfant mort avant d'avoir vécu, avant d'avoir goûté l'amer de la vie, comme mon fils qu'il va devenir.*

**(Du pain sur la planche, p. 50.)**

*Pendant qu'elle changeait les draps, je disposai mon linge dans les tiroirs de la commode selon un ordre de célibataire, c'est-à-dire comme ils tombaient, quand une étrange mélopée vint titiller mes tympans, une vieille berceuse que me chantait maman Speedy lorsque j'étais enfant, mais sans les paroles, juste une litanie sciante dans une voix fluette et stridente.*

*Je me dirigeai vers la fenêtre sud et scrutai la vue, je ne pensais pas à regarder juste en dessous de moi et ce ne fut qu'après mon tour d'horizon que je songeai à baisser les yeux; une femme était*

*assise sur le chemin, dans la rue longue, à même le tarmac et berçait une poupée en feignant de l'endormir.*

*Elle était belle comme un fantasme, comme une orchidée, mais dans un état lamentable, les cheveux emmêlés, une robe courte et droite lui dénudait les jambes qu'elle avait croisées et au centre desquelles s'endormait la poupée.*

*De temps à autre, un mot sortait de ses lèvres dans la mélodie charcutée, un nom, un prénom que je crus être : Estelle.*

— *C'est une des folles, m'expliqua Léa. Une belle fille, hein?*

— *Oui, dommage qu'elle soit folle.*

— *Elle n'est pas née ainsi, vous savez.*

— *Qu'est-ce qui lui est arrivé?*

— *Elle a perdu sa petite fille, il y a trois ans, et depuis...*

*Elle me fit le signe adéquat, à savoir la main qui dévissait le cerveau.*

*Elle n'a pas tenu le coup une minute. Directement, elle a vacillé. Pourtant, elle était intelligente, c'est elle qui s'occupait des enfants avant ma fille. Y en a encore deux, des dingues. Fonsine et la dernière de Defilette. Nadège. Mais celle-là, elle bouge plus de sa maison depuis que sa sœur a passé l'arme à gauche, en plus, elle est dans une chaise roulante. Son père s'en occupe, il n'a plus que ça à faire, la pêche et braconner.*

*Je ne pouvais me résoudre à détacher mon regard de la jeune femme, elle était plus belle que Lolotte, plus belle qu'Aïcha, plus belle que toutes les femmes de la terre mais dans un tel abandon que c'était pathétique.*

**(La carrière des singes de marbre, p. 68.)**

*Depuis dix heures, j'étais au bain-marie, m'arrosant de temps à autre d'abondantes doses d'herbes de Provence, la seule chose qui m'empêchait de m'endormir, bercé par le saxophone d'un*

*Supertramp en super forme, c'était ce nez tuméfié qui me rappelait sans cesse à la réalité.*

*Gene et son baiser salé s'estompaient peu à peu du présent en glissant lentement vers le passé et les seules sensations qui m'ébranlaient à présent, c'était cette légitime fatigue qui s'emparait de tout mon corps et m'abrutissait l'esprit, tout en me laissant parvenir les voix fusant du café, il y en avait plus que tout à l'heure, j'y reconnaissais même celle de mon antagoniste, dans lequel je supposai le sélectionneur de cette musique de goût.*

*Ainsi, ce petit café où se côtoyaient serpillières et miss America, se trouvait être le salon du village, là où on se réunissait pour passer une soirée entre ethnies grégaires, où l'on tapait le carton et commentait la cocufication du chef de gare.*

*Je glissais dans le sommeil, mon nez m'ayant oublié l'espace d'un instant, quand une voix tonitruante me sauva de la noyade sous le cumulo-nimbus qui planait au-dessus de la baignoire vert diarrhée.*

— *Qu'avez-vous fait du corps de mon maître? braillait le brave James en tambourinant sur le comptoir.*

*Maman Léa ne sachant à quel saint se vouer, éructait.*

— *Monsieur Gonzague? Mais il est dans son bain, Monsieur.*

— *De l'acide, de la chaux. Qu'utilisez-vous pour faire disparaître son corps?*

*Il fallut l'intervention de Kenneth et d'une sérieuse clé de bras pour calmer la vindicte publique d'un seul homme.*

— *Puisqu'on vous dit qu'il trempe, l'ami. Cessez donc de jouer les jeunes premiers, vous allez choper une crise cadillac.*

— *J'exige de lui prendre le pouls, je veux voir une photo de lui avec le journal du jour. Combien pour sa rançon? Je veux sentir son haleine qui fait tilt.*

— *Écoute, l'épouvantail, tu sais ce que tu vas faire. Tu vas aller lui froter le dos et plus nous pomper l'air. All right?*



— *J'exige. J'exige, quoi.*

— *T'exiges mon cul, allez, précède, fossile. Moi, je suis là au cas où tu nous referais ta crise.*

*Et c'est ainsi que je vis apparaître James, un bras replié dans le dos, maintenu par la poigne d'acier du Jean-Claude Van Damme régional.*

**(*La carrière des singes de marbre*, p. 109.)**

*Jules se leva péniblement, passa son vieux pull qui avait connu tant d'hivers, saisit la hache et sortit dans le brouillard matinal. Il ferait bon aujourd'hui, le brouillard en était la preuve, bon, ben, quand faut y aller, faut y aller, il pénétra dans le petit parc à poules, où il n'y en avait qu'une, et attrapa le volatile par le cou, ça faisait quatre ans qu'il avait acheté cette poule et elle ne lui avait jamais pondu un œuf, sûr qu'il s'était fait voler, au marché de Charleroi, il y avait plus de cinq mille poules et il était tombé sur cette Pot-au-feu stérile.*

— *Allez, bobonne, à la casserole.*

*Le gallinacé poussa un «cot» qui finit en «couac», la tête sur le billot, elle regardait Jules avec tant de tristesse dans les yeux que ça lui fit mal au cœur, mais il fallait le faire, alors Jules leva le bras, tendit la hache au maximum derrière lui, faisant briller le tranchant dans le soleil qui perça soudain le brouillard.*

— *Cot.*

*Ça lui fendait le cœur de couper la tête de Pot-au-feu, ça faisait si longtemps qu'elle était là, quatre ans.*

*Il allait baisser le bras quand il se souvint de cette après-midi où elle avait disparu et qu'ils la cherchèrent, bobonne et lui, pendant plus de deux heures, ils la retrouvèrent enfin, à l'étang*

*Sondure, enfoncée dans la vase, presque morte, ils avaient tant vécu en promiscuité qu'il sentit un vague à l'âme s'emparer de tout son être, son bras se baissa, violemment, clac.*

*Le couperet s'enfonça dans l'herbe, à un demi-mètre du billot, il la laissa et reprit la route du poulailler, ouvrit la porte et y lança Pot-au-feu, décidément, il n'y arriverait jamais, ça faisait quatre ans que, quotidiennement, il se livrait à cette sentence sans qu'il parvînt jamais à la mener à bien, au dernier moment, chaque fois, il changeait d'avis et laissait la vie à cette poule ridicule qui ne lui avait jamais pondu un œuf.*

*De son côté, Pot-au-feu secouait la tête, étourdie par la véhémence dont avait fait preuve son maître, quand elle eut retrouvé ses sens, il grimpa sur le petit tas de fumier et, en bon coq, entonna son chant d'hommage au soleil qui venait de percer la brume.*

— *Cocoricooo.*

*Jules attrapa la hache au passage et la traîna dans la maison, y laissant des traces vertes sur le carrelage, il déposa l'instrument de mort derrière la porte, jusqu'au lendemain. Demain, peut-être qu'il saurait couper la tête à sa poule inutile.*

— *Alors, poule ou bifteck? s'enquit sa femme.*

— *Bifteck, grogna-t-il.*

— *Tu vas finir par la traumatiser et faudra encore appeler le vétérinaire, Jules. Qu'est-ce que tu fais ce matin?*

— *J'veis aller chez l'curé.*

— *Il a besoin d'un taxi?*

— *Non, j'veis chez l'curé, un point, c'est tout. Il a pas d'mal à ça que je sache.*

— *C'est toujours la même histoire, parce que t'es pas capable de tordre le cou à une poule, tu fais la tête toute la matinée. Tu veux encore une jatte? Il fait frisquet dehors, mets ta veste. Déjà que ton cœur jour des castagnettes, tu nous ferais une bronchite avec ça.*

- *Oui, j'veux bien une jatte. Mets-y un peu de rhum. Pour le frais.*
- *Tu sais bien que le médecin te l'a déconseillé.*
- *Rhhha. Les médecins, tous les mêmes. Ils sont les premiers à picoler et ils le déconseillent à tout le monde. Allez, tiens, j'ten mets une double rasade, comme tu m'as appelée chérie tout à l'heure. Et va pas encore boire chez monsieur Mahbel, hein. J'te connais, moi. Ca fait quarante ans que j'te connais.*
- *Y a un p'tit jeune homme qui est venu enquêter pour la prairie. Gonzague. Il est bien; hier, il avait le jeans de Marc, tu te souviens de Marc?*

*Une ombre de mélancolie vint assombrir le regard de Marthe, sûr qu'elle s'en souvenait du petit Marc, il fut un de leurs enfants, enfin, un des enfants qui joua à être leur fils, quand il travaillait chez eux, même qu'ils se trompaient les jours de paye et que ça leur arrivait souvent de mettre un ou deux billets de mille en trop, lui, bien sûr, il se demandait ce qui se passait, mais un clin d'œil suffisait à lui faire comprendre qu'il ne devait rien dire, Jules aurait râlé s'il avait su ça, surtout que lui aussi, de son côté, laissait tomber quelques billets dans sa poche quand il le raccompagnait sur le pas de la porte.*

*C'était le bon temps, ils devaient faire une bonne trentaine de kilos en moins à eux deux, à l'époque. Enfin, on ne peut pas être et avoir été. Marc n'était plus, lui, et ils avaient pleuré à son enterrement.*

**(La carrière des singes de marbre, p. 133.)**

*Il devait être neuf heures trente quand je vis passer Jules sur le petit pont à un demi-kilomètre de moi, le regard vissé au sol, il s'entretint quelques instants avec le curé sur le parvis, puis ils entrèrent de concert dans l'énorme église.*

*James et moi nous trouvions dans la fameuse prairie, chacun une pioche en main, et nous creusions, lui près de l'église, moi un peu plus à l'ouest, je portais une paire de baskets que je découvris devant ma porte, comme dans les plus grands hôtels, quant à l'ouvrage, mon cœur n'y était pas, mais il fallait le faire, juste pour maintenir un tant soit peu le reste de ma couverture d'envoyé ministériel.*

*James, lui, vaquait dur, maniant la pioche comme un vrai forçat. Qu'il fut.*

*Mais à quoi bon creuser comme des possédés, j'avais atteint dix centimètres de profondeur que le sol était déjà sec, inutile de pousser plus loin ces travaux d'employés municipaux, la preuve était sous nos pieds qu'aucune source ne dégénérait le terrain, peut-être là-bas, un peu à l'est, à l'orée de la forêt d'où s'écoulait un petit ru plongeant en ligne droite dans la rivière.*

*James avait quasiment disparu dans sa tranchée et je ne voyais plus de lui que sa pioche qui s'élevait régulièrement sur le tempo de sa chanson.*

— *Maître, Maître, hurla-t-il soudain. Venez donc vous humecter la pupille de ma déconcertante découverte.*

*Une seconde et demie plus tard, j'étais près de son trou et le regardais, un sourire pendu aux lèvres devant le travail titanesque de ce vieux monsieur de septante ans.*

— *Qu'est-ce que t'as trouvé, James?*

— *Dénivelez donc d'un étage que je vous situe mon triomphe, tout légitime d'ailleurs.*

*Je sautai dans son trou long de deux mètres pour me retrouver à sa hauteur.*

— *Admirez, Maître.*

— *Qu'est-ce que c'est? fis-je en pointant l'objet du menton.*

*En fait, il s'agissait d'un des deux bouts d'un énorme piquet, ne pouvant juger de la longueur de celui-ci, étant donné qu'une seule partie en était dénudée, on ne pouvait que s'étonner de sa teinte, rose.*

- *Vous ne devinez pas, Maître?*
- *Ça ressemble à un poteau*
- *Mais encore?*
- *Rose.*
- *Mon maître a posé le doigt dessus. J'ai découvert le poteau rose, grinça-t-il, hautain.*
- *T'as découvert le pot-aux-roses, James?*
- *Absolument. Mais asseyez-vous donc, Maître.*
- *Pourquoi? menquis-je en posant les fesses sur le rondin tandis qu'il sortait un peigne de sa poche et me brossait les cheveux. Qu'est-ce que tu fabriques là?*
- *Voilà, Maître. Je vous ai coiffé au poteau. Amusant, non? Mais ne traînons pas en vaines palabres, fouillons cette tourbe, peut-être y-a-t-il des inscriptions sur ce rondin.*
- *Et pourquoi y aurait-il des inscriptions, James?*
- Avec une expression lasse, il m'expliqua : Ne viendrait-il pas à l'idée de mon maître vénéré qu'il pourrait s'agir là d'un poteau indicateur, et par là même, susceptible d'éclairer notre route? Hmnh*
- *James...*
- *Monsieur?*
- *Tu me fatigues, James.*
- *Toutes mes excuses, Maître, je croyais bien faire.*
- *C'est assez pour aujourd'hui, on arrête les frais. Je pense que les gens du village ont pu assister à notre manège et qu'ils courront en avertir Mahbel.*
- *Vous en êtes seul juge, mon bon Maître. Mais si nous trouvions de l'or. Peut-être cela vaudrait-il la peine que nous continuions nos travaux de fondation, je me sens soudain l'âme d'un fossoyeur.*
- *Allez, fais-moi la courte échelle. Va pour aujourd'hui.*
- *C'est comme mon maître le désire.*

(J'aimerais, ici, ouvrir une parenthèse et me libérer des responsabilités d'éventuelles conneries que pourrait lâcher l'auteur, moi, je ne suis que le héros, et je vous rappelle que je ne puis que subir ses attaques répétées de débilité due à une trop longue exposition au soleil, je rappelle aussi à l'auteur qu'il est inutile de m'affubler d'un horrible furoncle, j'ai une pommade miracle.)

Na.

— *Qu'est-ce que vous avez fait à votre visage, Monsieur Gonzague?*

— *J'ai des furoncles? suggérai-je sans m'étonner le moins du monde de la lâcheté de l'auteur, bien à l'abri derrière sa machine.*

— *Vous êtes couvert de maquillage, on dirait une pute.*

*Grand lâche.*

*Après m'être débarbouillé le visage de tout ce mascara, nous reprîmes la route du petit village qui étincelait sous le soleil en super forme, sans doute n'y a-t-il pas de contrôle antidopage, là-haut dans le firmament, car ce jour-là, sûr que Ré eût rejoint l'ami Johnson au rayon des discrédités.*

*James suivait, son visage de cire marquant des signes de fatigue sous l'effort qu'il avait accompli dans la prairie, et bien qu'il n'en parlât pas, je le compris fort bien.*

— *Vous aimiez Marc, Jules?*

— *Le jeune homme dont je vous ai parlé hier?*

— *Oui. Si vous m'en parliez, Jules, fis-je subrepticement.*

— *Je croyais que vous vous occupiez de la prairie...*

— *Ça ne vous dit rien si, par la même occasion, j'élucidais le crime de Maud en innocentant Marc?*

*Jules s'était arrêté et me dévisageait bizarrement.*

— *Vous êtes un flic?*

— *Jules, fis-je, sentencieux.*

— *Quoi?*

— *Êtes-vous con?*

— Bah, les avis sont partagés, y en a qui disent que oui, mais j'ai de farouches supporters, ainsi, tenez : il paraît que la maman de l'auteur m'aime beaucoup, Irène, je crois qu'elle s'appelle, ben, l'autre jour, justement, elle disait à son fils...

**(La carrière des singes de marbre, p. 144.)**

— Tiens, le fouille-merde, fit l'homme en blanc, baissant le volume de la radio. T'es venu chercher des croissants ?

Kenneth souriait de me voir renfrogné, un mitron grattait le pétrin derrière lui, les yeux mi-clos, le rythme de son geste actionnant le coupe-pâte baissait au fur et à mesure que le sommeil le gagnait.

Kenneth se retourna et le découvrit, me fit signe de me taire et laissa tomber une platine juste derrière lui, qui dans un bruit épouvantable fit sursauter le garçon qui ouvrit des yeux tout rougis.

— T'as encore tiré toute la nuit sur ta queue, gamin ? Un de ces jours, tu resteras avec en main et tu te demanderas ce qui se passe. Allez, gamin, les grands moyens, sinon, c'est moi qui t'administre la douche froide.

L'apprenti se dirigea vers le bac à plonge où s'amoncelait une vaisselle monstre, s'y enfonça la tête et ouvrit le robinet d'eau froide libérant le flot qui lui détrempa les cheveux.

— Seize ans et ça se croit des hommes, ces gosses. Tu veux un éclair, Saint-Preux ?

— C'est ça tout juste, Ken, mais un qui éclaire toute cette histoire, tu vois ? Un fulgurant. J'ai retrouvé un os à mælle dans la soupe de Léa, qui ne manquait pas de mordant. La tête de Pimprenelle, cuite à point.

— Le clébard ?

— Oui. Je commence à en avoir ras-le-cul de toute cette histoire. Si vous vouliez laver votre linge sale en famille, fallait pas me faire

*venir. J'ai pas besoin d'un coup de main pour passer pour un con, je le fais très bien tout seul, gars. Alors, basta. Fini les papouilles de préambule, si on passait à l'acte, on se rentre dedans une bonne fois, on jouit ensemble et tout le monde est content. Au moins, Gene, elle triche pas. Elle s'amène dans mes plumes, on baise et elle se casse. Alors, Ducon, de deux choses l'une. Ou c'est la perestroïka, ou vous vous le mettez où je pense, votre communisme hermétique. Regarde le con... tranchai-je.*

*Je montrais l'apprenti du doigt, il remontait la fourreuse à éclairs à l'envers.*

*— Qu'est-ce que tu fais là, toi, l'enflé? intervint Ken avec véhémence en lui flanquant une baffé dans la nuque qui fit plus de bruit que de mal. Je t'ai déjà dit mille fois de pas foutre tes mains sur les machines des grandes personnes.*

*L'autre ronchonna en jetant la corne de plastique qu'il venait de laisser dans l'histoire.*

*— Ça va, ça va, je la paierai cette putain de corne. Tu fais chier pour dix francs, merde.*

*Ken l'attrapa par le rebord du tee-shirt et amena son visage à sa hauteur, lui faisant faire connaissance avec ses amygdales.*

*— Écoute, l'enflé. Dix balles, je n'en ai rien à cirer. Le jour où tu foutras le pétrin en l'air avec tes conneries, où t'iras les chercher les trois cent mille balles, tu déphaseras ta grand-mère pour toucher son héritage? Je te l'ai dit. Si ça te plaît pas de bosser ici, tu te barres et tu laisses la place aux autres. Vu?*

*— Ouais, ça va. Gueule pas. C'est déjà pas marrant de passer ses journées ici, si en plus tu joues les tortionnaires.*

*— T'as compris, gars? Va fumer une cigarette dehors, quand tu reviendras, tu me fais la bise, O.K.?*

*— Excuse-moi, je voyais pas les choses comme ça, moi.*

*— Et saute pas la Suzon tant que t'y es. Tu lui ferais mal avec ta maladresse. Allez va, gamin.*



*L'autre partait, les yeux au sol, tandis que Ken retrouvait peu à peu son calme.*

*— Un jour, m'expliqua-t-il, j'ai failli laisser une main à cause d'un gosse, j'avais la main dans la peseuse et l'autre con l'a mise en route, j'ai juste eu le temps de l'arrêter avec mon pied. Ma main était coincée dans le couteau, il a fallu tout démonter la machine pour l'avoir. Regarde, on voit encore le baiser de la lame.*

**(*La carrière des singes de marbre*, p. 157.)**

## ***Synthèse***

Tout est possible dans les romans de Bruce Mayence : les femmes sont femelles, mères, épouses et même brutes, mais il les aime. Et alors qu'il se méfie de l'amour, l'amour est le seul luxe de son existence... Certes, Mayence est admirateur du beau sexe, mais son texte garde la pudeur des intentions; l'amour féroce est simplement fébrile, paré d'habits soyeux, humides peut-être, mais sans distinction du bien et du mal, le bien étant le bien que l'on se fait, et le mal celui de la malédiction qui s'acharne sur les amants depuis Adam et Eve.

Mayence a trop l'orgueil de frapper juste pour s'abaisser à tricher : ses félins ne sont pas de vulgaires matous affublés d'un masque de carnaval et de vagues blessures à l'âme – non, ce sont bel et bien des monstres au sens de la mythologie; et les femmes, il les lui faut arc-en-ciel, dans une gerbe d'éclairs; les trois coups du tonnerre annonçant systématiquement la guerre – autrement dit l'amour sur scène où lui, le dramaturge, est à la fois cible et flèche, où les regards sont infinis et les effleurements de joyeuses et féroces empoignades.

Mayence est un être fragile qui regarde évoluer le monde avec affection : pas un atome de rancœur dans ses romans, pas de bile déversée sur d'invisibles ennemis. Sa langue est feutrée ou tonitruante, mais il hurle son amour des femmes, lié à ses propres déchirures, à des souvenirs lointains où il était enfant et qu'il cherchait déjà la paix intérieure par le corps de l'autre retrouvé au milieu d'une société insubmersible. Les sauvages se trouvent parmi nous, clament ses héros, en notre sein depuis l'éternité, depuis que

l'homme est homme ou bête, en trois-pièces ou en salopette, la tête ahurie...

Il suffit de se souvenir. Dans le bled d'à côté, constate Étienne Molitor, les barbares sans destin font la fête...

Même s'il ne se fait pas d'illusions sur l'homo erectus, même si les rapports entre individus sont des rapports voraces, ses héros ne subissent pas les événements, ils les précèdent, armés jusqu'aux dents, mais armés d'intuition, de sensibilité, réfugiés dans leur fragilité, ce qui les rend d'autant plus séduisants.

Gilbert Mérague

Document réalisé en 1997.